



VOL. I.—No. 8.

MONTREAL, SAMEDI, 26 FEVRIER, 1870.

{ ABONNEMENT \$2 50.  
PAR NUMERO 5 CENTIMS.

L'OPINION PUBLIQUE.

VENREDI, 25 FEVRIER, 1870.

LE DEVOUEMENT.

Il me semble à ce mot de dévouement voir le sourire errer sur bien des lèvres, tant la chose est rare maintenant au sein de la société. Pourtant cette noble faculté n'est pas disparue de l'âme humaine, elle y est par la volonté de Dieu et y sera éternellement. Elle est nécessaire aux opérations de l'âme, à la fécondation de ses œuvres, à l'accomplissement de ses immortelles destinées.

Le dévouement a sa raison d'être comme l'amour où il s'alimente et se fortifie, et dont il est le corollaire, la manifestation naturelle.

On sent le besoin de se dévouer pour ce qu'on aime; or se dévouer, c'est travailler pour la satisfaction et le bonheur de l'objet aimé, c'est lui consacrer toutes les forces de son cœur et de son intelligence.

De là les œuvres sublimes de ce sentiment, les splendeurs de cette flamme céleste tombée du foyer de l'amour divin. Le jour que Dieu créa l'homme à son image, les fruits abondants de ce germe surnaturel déposé au fond de l'âme humaine.

Le dévouement est la pierre angulaire de la religion, de la famille et de la société, l'histoire des grandeurs de l'humanité est la sienne, les triomphes les plus durables et les plus glorieux sont les siens.

Dévoement dans la religion, dans la famille, dans la société, que de choses renfermées dans ce peu de mots! Quelle source de souvenirs, d'inspirations et de réflexions!

Je laisse de côté les deux premières parties de cette trinité pour m'occuper de la dernière, qui est plus du domaine de la Presse.

L'amour de la patrie, comme l'amour de la famille, pour être efficace et répondre à sa divine origine, doit se produire extérieurement par le dévouement. L'amour passif est un arbre qui ne produit pas de fruits, un pur instinct sans honneur pour l'homme et sans profit pour la société.

L'homme qui aime ses enfants consacre à leur avenir toutes les sueurs et les forces de sa vie, sacrifie ses plaisirs et sa santé à leur bien-être: Voilà le dévouement dans la famille.

Le citoyen qui aime sa patrie, verse son sang pour l'honneur de son drapeau, consacre son intelligence et sa fortune à son aggrandissement: Voilà le dévouement dans la société.

Heureuses les nations qui possèdent ce dévouement! Elles sont fortes et grandes, Dieu les bénit; et le monde les admire.

Le dévouement ne nous a pas manqué à notre origine, il a protégé la nacelle qui portait les destinées de cette nouvelle France; il ne nous a pas manqué dans les jours d'orage où cette pauvre nacelle menaçait à tout instant de se briser sur les écueils: mais est-il aussi vivace, aussi prudent qu'autrefois? Ceux qui ont en mains nos destinées ont-ils conservé intacte cette fleur du dévouement que leur avaient transmise dans toute sa fraîcheur leurs nobles prédécesseurs? Ceux qui ont de la fortune et de l'intelligence les font-ils servir dans la mesure de leurs

forces au bien-être de leurs compatriotes, au progrès de leur pays?

Les temps sont bien changés, il est vrai; nous n'avons plus à lutter, les armes à la main, pour notre conservation; la patrie ne nous demande plus le sacrifice de notre sang, mais la lutte en changeant de forme et d'aspect se continue, elle se fait sourdement par l'influence de la richesse et du progrès matériel. Pour résister à l'invasion dont nous menacent l'activité et l'énergie des populations au milieu desquelles nous vivons, il ne nous faut pas moins de courage et de dévouement qu'autrefois.

Il est incontestable que l'égoïsme, qui tue les nations commence à faire des ravages parmi nous, on le découvre dans les symptômes d'apathie et d'indifférence qui se manifestent partout. Et il faut l'avouer, la pauvreté qui envahit toutes les classes de la société explique l'apparition de ce funeste élément de destruction. L'homme qui gagne à peine le pain nécessaire à son existence et à celui de sa famille peut difficilement travailler au bien-être de ses semblables et s'occuper des intérêts de son pays.

La pauvreté! C'est elle qui pousse vers la terre étrangère la partie la plus active, la plus énergique de notre population; c'est elle qui jette dans les bureaux ou plutôt dans les oubliettes publiques tant d'intelligences faites pour planer dans des sphères plus élevées. C'est elle qui chasse de notre Parlement des talents dont nous avons tant besoin.

Plusieurs, malheureusement, ont courbé le front avant d'avoir lutté, ont plié devant les premières atteintes de la pauvreté et de l'ingratitude publique: la force du dévouement manquait. Ils auraient dû songer que l'adversité est l'épreuve du dévouement, la consécration des grandes âmes.

Mais avouons-le, il est des circonstances où l'homme est forcé de sacrifier l'intérêt public à l'intérêt de sa famille, qu'il doit mettre à l'abri des misères et des vicissitudes de la vie. Quels que soit son patriotisme et son amour pour ses semblables, il faut qu'il vive avant tout et qu'il pense à ceux qui le touchent de plus près. Et d'ailleurs l'indépendance de la fortune est nécessaire à ceux qui cherchent dans la politique le bien de leurs compatriotes et l'honneur de leur pays. Or dans ce pays où les classes instruites sont si pauvres, depuis quelques années, la carrière politique est devenue presque inabordable à l'homme d'honneur et de principe.

Et la jeunesse qui devrait être là, au sein de nos luttes politiques, avec son ardeur, sa vivacité et son enthousiasme, voyez-la se trainer péniblement au milieu des ronces et des épines d'une vie misérable.

Ah! ne les blâmons pas trop ceux-là, ils méritent la pitié plutôt que le mépris, réservons nos reproches à ceux qui pourraient avoir du dévouement et qui n'en ont pas, à ces compatriotes insouciantes qui pourraient si bien concilier l'intérêt public avec leur ambition personnelle. Possesseurs quelques-uns de fortunes brillantes et de talents distingués, ils passent leur vie dans une indifférence complète sur le sort de leurs compatriotes, sur l'avenir de leur nation. Ils pourraient enrichir leur pays en s'enrichissant eux-mêmes par l'établissement de manufactures, l'exploitation de nos richesses forestières ou minières, par la colonisation de nos terres incultes; ils pourraient tenir tête à nos compatriotes anglais dans la voie du progrès et de la prospérité matérielle.

Mais non, étrangers à ce qui se passe autour d'eux, indifférents aux souffrances et aux luttes d'une nationalité à laquelle ils se disent heureux d'appartenir, ils croient avoir rempli tous leurs devoirs de citoyen. Lorsque dans les grands jours de fêtes nationales ou religieuses, ils ont paru dans le public couverts d'une écharpe dorée.

Nous n'avons presque pas d'hommes en état de rendre service à notre pays, et la moitié du peu que nous avons vit dans l'insouciance, ou passe ses jours et ses nuits dans les bals et les dîners.

Que leur manque-t-il donc, à ces hommes?—Le dévouement.

Les nations qui marchent à la tête du monde ne seraient pas si grandes, si elles n'avaient eu que des hommes comme ceux-là; et il y a longtemps que nous aurions cessé d'exister comme race, si nos pères avaient été aussi petits que leurs enfants.

L'égoïsme, la mesquinerie! Voilà les plaies de notre société!

Pendant que les autres races se soutiennent et s'encouragent dans la voie commune de la prospérité, nous nous déchirons à belles dents, nous prenons plaisir à rapetisser, à abaisser ceux qui tentent de s'élever par l'intelligence et le patriotisme au dessus de ce petit monde aussi envieux qu'il est impuissant.

Nous n'avons que des demi-vertus et des demi-vice.

Nous ne sommes pas assez religieux, assez vertueux pour être dévoués, et nous ne sommes pas assez ambitieux et orgueilleux pour chercher dans le travail et le sacrifice la supériorité de notre race.

Nous n'avons pas le désintéressement et la charité que donne la foi, et nous manquons de la générosité et de l'énergie qu'inspirent l'orgueil national et l'esprit d'entreprise.

L'égoïsme, cette plaie hideuse des sociétés, ne craint pas de s'affirmer publiquement et de se moquer de l'honnêteté et de la vertu. Dans une société pauvre comme la nôtre, la richesse audacieuse s'impose à l'opinion publique, aux dépens du véritable patriotisme que la pauvreté force de rester dans l'oubli; elle achète les éloges, les flatteries et les honneurs, et jette dans le découragement les honnêtes gens.

Quelle belle mission s'offre à des hommes qui voudraient mettre leur fortune et leurs talents au service de leur pays et placer la société canadienne française au niveau qu'elle devrait avoir en donnant l'exemple du dévouement et de l'esprit d'entreprise.

Dix hommes riches et intelligents suffiraient à changer la face du Bas-Canada en associant leurs capitaux et leurs talents. Mais il paraît que c'est aussi difficile à trouver que dix justes.

L. O. DAVID.

Des lettres de Rome disent que le Concile s'ajournera prochainement.

Le fameux capitaliste américain Vanderbilt, qui est âgé de 76 ans, n'a pas encore fait de testament, et il est bien décidé à ne pas en faire.

Sa succession devra laisser vingt trois millions de dollars à sa femme, qui est jeune encore, et trois ou quatre millions à chacun de ses dix enfants.

Nos lecteurs ne sont-ils pas d'opinion que c'est trop pour une seule famille.